Médiévales

Langues, Textes, Histoire

44 | printemps 2003
Le diable en procès

Les armoiries pontificales à la fin du XIII^e siècle : construction d'une campagne de communication

*The Pontifical Arms at the end of the 13th century : the Making-off a
Communication Process.*

Édouard Bouyé

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/938>

DOI : 10.4000/medievales.938

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 173-198

ISBN : 2-84292-142-9

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Édouard Bouyé, « Les armoiries pontificales à la fin du XIII^e siècle : construction d'une campagne de communication », *Médiévales* [En ligne], 44 | printemps 2003, mis en ligne le 09 décembre 2005, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.938>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Les armoiries pontificales à la fin du XIII^e siècle : construction d'une campagne de communication¹

The Pontifical Arms at the end of the 13th century : the Making-off a Communication Process.

Édouard Bouyé

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les figures auxquelles réfère ce document sont présentes dans la version imprimée du numéro 44.

- ¹ Les travaux récents sur l'histoire pontificale au Moyen Âge central, ont, dans la lignée de Gerhart B. Ladner, mis en évidence le développement d'un « art dirigé » à l'époque de la « Réforme grégorienne »², et d'une « propagande visuelle »³ au siècle suivant. Prenant la suite chronologique de ces travaux, Agostino Paravicini Bagliani met en lumière l'extraordinaire inventivité iconographique des papes du XIII^e siècle⁴. Étudiant le « corpus des images produites par les papes » de ce siècle, il explique « comment images et symboles ont accompagné et soutenu, voire accéléré l'extraordinaire ascension institutionnelle, politique et ecclésiologique de la papauté »⁵. Dans cette profusion d'images du XIII^e siècle, les armoiries* sont parfois mentionnées, mais rarement étudiées pour elle-mêmes. Ces images transparentes, que tout le monde voit mais que personne ne regarde⁶, semblent être des étiquettes flottant aux côtés des souverains pontifes depuis toujours ; leur utilité paraît cantonnée à l'identification des personnages ou à la datation des œuvres d'art. La seule synthèse sur les armoiries pontificales est un ouvrage ancien et descriptif⁷, mais qui apporte des informations passées au crible d'une salubre science archéologique. C'est que la masse des ouvrages touchant de près ou de loin aux armoiries des papes offre rarement les garanties

scientifiques d'un examen rigoureux des sources, même si les monographies (personnages, monuments) sont nombreuses.

- 2 Cette carence en études de première main (souvent partielles et d'inégale valeur) s'explique aisément par l'éparpillement de la documentation. La dispersion est d'abord géographique : même si Rome, l'Italie et Avignon sont les principales sources du corpus, les armoiries des papes et des cardinaux se retrouvent aussi dans leurs « nations » d'origine. Les supports des armoiries, par ailleurs, sont variés : monnaies, médailles, sceaux, vitraux, clés de voûte, monuments funéraires, manuscrits. L'étude méthodique de l'apparition et du développement de l'utilisation des armoiries par les papes est aussi parasitée par l'influence, jusque dans des publications fort récentes, d'une tradition fixée au milieu du xvi^e siècle. Au moment du concile de Trente apparaissent en effet les premiers recueils manuscrits, puis imprimés, d'héraldique imaginaire⁸ des papes. Les intentions de leurs auteurs (principalement Angelo Massarelli et Onofrio Panvinio) et de leurs commanditaires (les cardinaux Marcello Cervini et Alessandro Farnese) sont érudites et apologétiques : il s'agit de prouver la continuité apostolique en rassemblant les armoiries pontificales et cardinalices pour illustrer un *Liber Pontificalis* aux notices enrichies.
- 3 Le préalable à toute étude des armoiries pontificales consiste en un travail archéologique détaillé permettant d'établir une chronologie précise de leur apparition au cours du xiii^e siècle. Suivront quelques hypothèses d'interprétation sur la naissance et le développement des armoiries pontificales, envisagées comme l'un des aspects de la propagande ou de la communication visuelle de la papauté au xiii^e siècle.
Histoire d'un retard
- 4 Les armoiries apparaissent entre Loire et Rhin au début du xiii^e siècle, mais beaucoup plus tard dans les régions situées au sud du Pô. À Rome, les premiers décors héraldiques documentés (mosaïques héraldiques dans le sol de Sainte-Marie Majeure et de Saint-Laurent hors les murs aujourd'hui détruites et connues l'une par un dessin, l'autre, par une photographie) ne remontent pas au-delà de 1201⁹, mais sont régulièrement attestés tout au long du xiii^e siècle.
- 5 Les sceaux, dont la collection de matrices Corvisieri Romana du musée national du Palais de Venise (Rome) donne un bon échantillon¹⁰, attestent l'utilisation des armoiries par des membres de la famille Orsini¹¹ dès le début du xiii^e siècle. Dans l'Église romaine, les papes ne sont pas les premiers à faire usage de leurs armes familiales. Les tombeaux romains des cardinaux Ordonho Alvarez, aux Quatre-Saints-Couronnés († 1285), d'Ancher de Troyes († 1286)¹² et de Guillaume de Barre († 1287), à Sainte-Praxède, pour n'évoquer que le début d'une longue liste¹³, montrent que les cardinaux firent avant les papes usage de leurs armoiries familiales sur leurs tombeaux. Les premiers témoignages héraldiques¹⁴ sur les sceaux de cardinaux sont postérieurs¹⁵ : le 5 juillet 1294, parmi les membres du Sacré collège¹⁶ qui scellent la lettre des cardinaux pour l'élection de Célestin V, seuls Matteo Rosso Orsini¹⁷, Pietro¹⁸ et Jacopo¹⁹ Colonna usent d'un sceau d'où l'héraldique n'est pas tout à fait absente²⁰.
- 6 Si l'on sort du cadre de l'Église de Rome, on constate que deux évêques de Marseille²¹ mettent sur le champ de leur sceau, avant 1250, le meuble* parlant des armes familiales : Pierre de Montlaur (1214-1229), qui porte un *laurier issant d'un mont* et Benoît d'Alignan (1229-1267), qui porte un *demi-vol*²². Dès 1225, Guy de Vergy, évêque

élu d'Autun, porte sur son contre-sceau armorial les trois roses qui figurent sur les armoiries de sa famille²³.

- 7 Aux XIII^e-XIV^e siècles, toute la société médiévale « s'héraldise » : nobles, bourgeois, clercs, femmes, artisans, personnes physiques et morales, personnages réels et imaginaires, tous font peu à peu usage d'armoiries. Si l'on considère la chronologie de ce phénomène, les papes sont en retard. Dans une Italie centrale déjà moins précoce que la France du Nord, l'Empire ou l'Angleterre, les papes issus de familles de Rome ou du Latium accusent un retard héraldique sur les membres laïques de leur famille. Dans l'Église universelle, on trouve des évêques qui mettent leurs armes familiales sur leurs sceaux plusieurs décennies avant que les cardinaux ne fassent de même ; et les cardinaux mettent plus tôt leurs armoiries familiales sur leurs tombeaux que les papes. Pourquoi ce retard ?²⁴ Les ecclésiastiques n'ont fait usage que tardivement d'un système de représentation à la fois guerrier²⁵ et familial, que les membres laïcs de leur famille utilisaient depuis plusieurs décennies. Les clercs, grands « manipulateurs » des couleurs²⁶ et des formes, utilisèrent le blason* lorsqu'il devint un signe de reconnaissance à tous les niveaux de la société. Leur répugnance à l'égard de ce code profane élaboré hors de leur sphère d'influence tomba lorsque celui-ci eut perdu de son caractère exclusivement militaire.
- 8 Pour mieux comprendre les circonstances dans lesquelles s'est développée l'héraldique pontificale, il faut procéder à un travail d'analyse en deux temps. Il convient en effet de distinguer, au sein de l'héraldique pontificale, les armes de l'Église (comme institution) en usage dès le début du XIII^e siècle, des armes propres à chaque pape, qui apparaissent autour de 1280. Et, au sein de ces dernières, les armes familiales du pape (celles qu'il emprunte à sa famille) deviennent personnelles lorsqu'elles sont indubitablement liées à sa personne par leur localisation (palais pontifical, par exemple), ou qu'elles se distinguent par les ornements extérieurs* pontificaux (tiare, clés ou ombrellone) qui identifient le pontife au sein de sa famille.

Les armes de l'Église²⁷

- 9 Les clés sont depuis le V^e siècle au moins les attributs de saint Pierre, qui les tient dans sa main. La nouveauté, sous le pontificat d'Innocent III (1198-1216), est de voir ces clés prendre leur autonomie iconographique (détachées de l'effigie de saint Pierre) et être mises en relation avec l'institution pontificale, dont elles deviennent l'emblème* (ou badge) et, bientôt, renfermées dans un écu*, les armoiries. Sur la mosaïque réalisée pour ce pape dans l'abside de Saint-Pierre de Rome, l'agneau pascal est entouré, à gauche, du pape et, à droite, d'une femme, allégorie de l'*Ecclesia romana*, portant un *vexillum* aux deux clés parallèles²⁸. L'attribut du saint devient l'attribut de son successeur ou, plus précisément, de l'Église fondée par le Christ sur Pierre et à lui confiée. Ces clés, que l'on retrouve au long du XIII^e siècle, sont désormais les armoiries de l'Église ; elles font suite aux bannières crucifères connues par les textes dès le milieu du XI^e siècle, confiées aux princes combattant au profit de l'Église contre les infidèles (Hongrois, Sarrasins) ou les hérétiques. Les deux types de bannières (à la clef ou à la croix) sont parfois fondues en une seule. Le drapeau envoyé en 1203 par Innocent III à Kaloyan, tsar des Bulgares et des Valaques, est accompagné d'une lettre expliquant pourquoi il porte à la fois la croix et les clefs, « car l'apôtre Pierre souffrit la croix dans le Christ et reçut du Christ les clés »²⁹. La croix cantonnée de clés est utilisée jusqu'au XV^e siècle comme armoiries de l'Église³⁰ ; ensuite s'impose définitivement l'écu à deux clés posées en sautoir, disposition que l'on voit apparaître pour la première fois sur la

galerie du palais pontifical de Viterbe, édifée en 1266-1267, sous le pontificat de Clément IV (1265-1268), le français Gui Foulcois dont le tombeau, à Viterbe, comporte le premier gisant de l'histoire funéraire des papes³¹. C'est au xv^e siècle que l'écu à *deux clefs en pal*, tel qu'il figure sur le *vexillum* de l'*Ecclesia romana* du début du xiii^e siècle, tend à devenir exclusivement les armoiries de la basilique du Vatican, probablement en considération de l'insigne mosaïque d'Innocent III.

- 10 L'écu aux clefs, accompagnées ou non de la croix et avec les variantes observées au xiii^e siècle, forme les armes de la papauté, volontairement et habilement confondue avec l'Église tout entière, comme personne morale. Les attributs du saint, transmis à son successeur, se sont seulement « héraldisés », selon un processus commun à l'ensemble du monde latin³² depuis le milieu du xii^e siècle : ils ont acquis une autonomie dans l'image, figurent sur les bannières du pape et décorent ses palais. Dante, qui avait bien vu ce processus, met dans la bouche de saint Pierre les paroles suivantes : « Les clés qui me furent concédées devinrent un insigne dans un étendard »³³.

Les armoiries des papes : des indices aux certitudes

- 11 Après la fin du Grand Schisme et des conciles, et comme pour marquer la fixation définitive à Rome de la papauté, les armoiries des papes fleurissent dans la Rome renaissante du Quattrocento. Il ne s'agit plus seulement des armoiries *aux clefs*, mais bien des armoiries personnelles des souverains pontifes. Leur profusion exclut alors tout problème d'identification. Mais il faut remonter le temps pour fixer avec précision le moment, et surtout les pontificats, où les papes commencent à faire usage d'armoiries personnelles.
- 12 On ne saurait évidemment se contenter d'attribuer aux papes du xiii^e siècle les armes portées à cette époque par les membres de leur famille. La difficulté est de cerner avec précision le moment où des armoiries figurent sur un objet ou un monument qui leur est propre ; les documents armoriés, pour être pris en compte, doivent être contemporains du pape (antérieurs à son décès ou, du moins, à l'achèvement de son tombeau).
- 13 Le premier indice (*fig. 1*) figure sur un exemplaire de l'*Apparatus decretalium* d'Innocent IV (1243-1254)³⁴ annoté de la main même du pontife entre 1245 et 1253, selon une hypothèse encore inédite de Martin Bertram³⁵. Certains passages sont mis en valeur par des « signes de lecture » (all. *Leserzeichen* ; it. *mani descrittive*) antérieurs à 1300, auxquels sont suspendus des écus portant des bandes. Or la famille de Sinibaldo Fieschi porte un *bandé de six pièces*. Tous les écus ne sont pas semblables, et certains comprennent, au-dessus du bandé, un chef plain (rempli ou non d'encre). Les bandes ou le bandé sont parfois remplacés par des pals ou des barres, avec ou sans chef plain.
- 14 On serait donc en présence d'un simple écu décoratif, armoiries de fantaisie changeant d'un dessin à l'autre, sans lien avec une famille. Ces variations sur un même thème ressemblent aux « *royures* (coticé, burelé, chevronné) » figurant sur certains gémellions émaillés et armoriés produits en Limousin au xiii^e siècle³⁶, ou aux décors du coussin décoré d'armoiries de fantaisie qui servit, en 1247, pour les funérailles de Rodrigo Jiménez de Rada, archevêque de Tolède³⁷. Rien ne permet donc d'affirmer qu'Innocent IV fit un usage personnel des armoiries de sa famille.

Fig. 1 – Manuscrit portant un signe de lecture s'inspirant des armoiries Fieschi (ms. datant de la mi-xiii^e s., signe de lecture de la fin du xiii^e s. Assise, Bibliothèque communale, ms. 230, f° 261, D.R.)

- 15 Guglielmo Fieschi, né vers 1215 et créé cardinal en 1244 par son oncle Innocent IV, est enterré dans l'église romaine de San Lorenzo fuori le mura. Le baldaquin de son tombeau a été refait après le bombardement de 1943, mais on conserve deux descriptions savantes du xvii^e siècle, dont l'une accompagnée d'un dessin. Sur ce dessin d'Antonio Eclissi³⁸, daté de 1630, on ne distingue, décorant le baldaquin, que des feuillages entourant peut-être un médaillon. Les relevés de Constantino Gigli et de Francesco Gualdi de Rimini³⁹ sont, quant à eux, des environs de 1650. Les archéologues virent des « écus portant trois fasces d'azur sur un champ d'argent en mosaïque, qui sont sur le frontispice du décor de ce tombeau »⁴⁰. *D'argent à trois fasces d'azur* (parfois *de sable*) : ce sont en effet les armes Fieschi. Cela ferait de ces mosaïques le plus ancien témoignage héraldique monumental en milieu curial⁴¹. Deux détails doivent néanmoins inviter à la prudence. Le tombeau d'Innocent IV, oncle de Guglielmo Fieschi, se trouve à la cathédrale de Naples ; il a été entièrement refait à la fin du xvi^e siècle, et on lui a ajouté les armoiries pontificales Fieschi clairement datables de cette période⁴². Le tombeau de son cousin, Ottobono Fieschi, pape durant quelques jours en 1276 sous le nom d'Adrien V, se trouve aujourd'hui à Viterbe, dans l'église de San Francesco alla Rocca ; il a lui aussi beaucoup souffert des bombardements ; on y voit toujours une inscription, comportant les armoiries Fieschi timbrées des clefs et de la tiare. Mais le tout date du xviii^e siècle. Il n'est donc pas impossible de penser que les armoiries décrites par Gigli et Gualdi aient été ajoutées *a posteriori*, comme sur les tombeaux modernes de ses oncles et de ses neveux, entre 1630 et 1650.
- 16 P. Cammarosano⁴³ a pensé reconnaître les armoiries de Clément IV (1265-1268) dans un dessin conservé à l'Archivio di stato de Sienne⁴⁴. L'écu aux armes de Genève est placé sous les clefs en sautoir, la tiare et une inscription éloquente : « Vivat supernus papa noster Clemens septimus ». Selon l'auteur, « septimus » désignerait la septième année du pontificat de Clément IV – mort trois ans après son élection. Mais l'écriture est aisément datable de la seconde moitié du xiv^e siècle ; les armoiries à *cinq points équipollés* sont celles de Genève : tout conduit donc à dater ce dessin du pontificat du pape d'Avignon Clément VII (1378-1394). L'autre hypothèse qui regarde Clément IV est plus sérieuse. Elle est tirée du chroniqueur florentin Villani et date des années 1340 : Clément IV aurait concédé ses armes (*d'argent à l'aigle de gueules empiétant un dragon de sinople*) à ses partisans guelfes⁴⁵. Mais il n'y a aucun témoignage contemporain (archéologique ou sigillographique) de cette information, qu'il faut donc considérer comme une construction *a posteriori*.
- 17 Avec le pontificat de Nicolas III (1277-1280), on sort des hypothèses fragiles et des hapax suspects⁴⁶. Si son tombeau, aujourd'hui dans les *grotte vaticane*, ne comporte pas d'armoiries*, celles-ci sont attestées en plusieurs monuments érigés par lui. Dans la façade nord du palais pontifical de Viterbe sont enchâssées les armes Orsini, en alternance avec celles des podestats Gatti, qui cofinancèrent la construction avec Nicolas III⁴⁷. À Rome, au Palazzo Senatorio, sur le Capitole, une frise décorée des armoiries Orsini (*bandé de gueules et d'argent, au chef d'argent chargé d'une rose boutonnée d'or et soutenu par une divise de sinople*), datée de la fin du pontificat de Nicolas III, voisine avec des chapiteaux ioniques dont la volute est une rose, qui rappelle peut-être la rose héraldique des armes Orsini. À la basilique supérieure d'Assise, sur une fresque de Cimabue représentant la façade du Palazzo Senatorio, les écus Orsini alternent avec des

écus portant les lettres SPQR : il s'agit de la représentation d'une fresque extérieure aujourd'hui disparue ou d'un réajustement de Cimabue, qui connaissait la fresque intérieure et l'a représentée sur la façade. Gian Gaetano Orsini, une fois élu pape, enleva à Charles d'Anjou son titre de sénateur de Rome et se l'attribua, en en déléguant la charge à des laïcs⁴⁸.

- 18 C'est au pape lui-même qu'il faut attribuer l'écu Orsini sculpté dans son nouveau palais de Soriano, *castello* enlevé de force au patrimoine de S. Lorenzo fuori le mura⁴⁹. Utilisé jusqu'à une date récente comme prison, il n'a jamais l'objet d'une étude archéologique sérieuse⁵⁰.
- 19 Les quatre pontificats suivants n'ont pas laissé de trace héraldique. On a cru voir, dans le tombeau armorié d'Honorius IV Savelli (1285-1287), en l'église franciscaine romaine de l'Ara Coeli, la preuve que ce pape faisait usage d'armoiries. En réalité, la configuration actuelle du gisant et du tombeau est bien postérieure. En 1297, Boniface VIII, qui vient de se faire élire sénateur à vie, délègue cette charge à Pandolfo Savelli, le frère du défunt pape. C'est à ce moment-là que Pandolfo eut l'idée de faire réaliser à l'Ara Coeli, qui avait depuis plusieurs décennies la fonction d'église funéraire des sénateurs, une chapelle pour sa famille décorée à ses armes. La présence du gisant d'Honorius IV, au-dessus de l'un des tombeaux armoriés, a longtemps accrédité l'idée qu'il s'agissait d'un décor héraldique réalisé pour le pape, dont le corps et le gisant ne furent en fait transférés là qu'en 1549⁵¹. Mais le décor armorié n'a pas été conçu pour le pape.
- 20 Certains auteurs⁵² ont cru voir dans des mosaïques cosmatesques du Latran les armes de Nicolas IV (1292-1294), à qui l'on n'a attribué d'armoiries qu'à partir du x^v^e siècle. La personnalité de Célestin V et la brièveté de son pontificat (1294) pourraient expliquer l'absence de tout usage d'armoiries.
- 21 Boniface VIII (1294-1303) fait dresser en 1295, au début de son pontificat, l'inventaire de son trésor⁵³. Si l'on recherche la présence d'armoiries notée par le ou les rédacteurs de l'inventaire, il semble que s'établisse une nuance entre les pièces aux armes des laïcs et celles qui portent les armes des papes. Les pièces ne sont pas identifiées selon les armes des papes, mais selon les armes des familles dont ils sont issus : Orsini, pour Nicolas III (1277-1280) et Savelli, pour Honorius IV (1285-1287). Si l'on trouve, en effet, des objets « ad arma regis Anglie »⁵⁴ ou « ad arma comitis Campanie »⁵⁵, en revanche deux calices (*cyphi*) et deux bassins (*bacilia*) sont ornés de « scutis ad arma Ursinorum »⁵⁶ ; des draperies (*panni*) sont « ad arma Sabellorum »⁵⁷ ou « ad arma Sabelencia »⁵⁸. Présents dynastiques (comme les objets portant les armes du roi d'Angleterre ou de France et d'autres princes⁵⁹) ou réticence du notaire à attribuer à la personne du pape la possession ou la commande d'objets précieux ?
- 22 À partir du pontificat de Boniface VIII, les armoiries qui apparaissent sur les objets de la vie quotidienne et liturgique sont de plus en plus identifiées comme les armes personnelles du pape. Les comptes de la Chambre apostolique mentionnent, pour l'année 1299, l'achat de plusieurs objets « ad arma Domini »⁶⁰ : il s'agit donc bien, désormais, des armoiries du pape. L'inventaire du trésor de la cathédrale d'Anagni, qui recense en 1298 les « parements que donna à l'église d'Anagni notre Très Saint Père le pape Boniface VIII, à diverses époques »⁶¹, mentionne, outre quelques ornements aux armes des rois de France, d'Angleterre ou de Castille, la présence des « arma domini pape » comme des « arma Gaytana ». Ces hésitations, d'un notaire à l'autre et à quelques années d'écart, dans la description de ces armoiries, montrent en tous les cas

que le pontificat de Boniface VIII constitue un tournant dans les développements de l'héraldique* pontificale⁶².

Fig. 2 – Mesure pour le vin aux armes Caetani, ca 1300 (Rome, musées du Capitole, D.R.)

Fig. 3 – Dessin au trait de la statue armoriée de Boniface VIII à la cathédrale d'Anagni, ca 1627-1650 (BAV, Barb. lat. 3321, J 439, D.R.)

- 23 Les témoignages archéologiques subsistants confirment que c'est Boniface VIII qui le premier fit des armoiries familiales un usage systématique. Son tombeau⁶³, œuvre d'Arnolfo di Cambio consacrée du vivant du pape, le 6 mai 1296, visible aujourd'hui aux *grotte vaticane*, porte trois écus en mosaïque d'or à deux bandes ondées d'azur.
- 24 Deux mesures de pierre, l'une pour le vin, l'autre pour l'huile, aujourd'hui conservées aux musées du Capitole (fig. 2), portent les armes Caetani⁶⁴. Il s'agit probablement de mesures destinées au marché capitolin, ajoutées aux environs de 1300 aux mesures anciennes (terminées par des protomes léonins, emblèmes du Sénat romain) par le pape comme sénateur de Rome. Avec ces deux objets, véritable mobilier urbain, Boniface VIII montre clairement son souci de l'intérêt public.
- 25 La chapelle Caetani, érigée en 1296 à la cathédrale d'Anagni pour recevoir les dépouilles de la famille du pape nouvellement élu, répète le même écu dix fois⁶⁵ ; il figure aussi sur la cloche, et sur divers ornements offerts par le pontife à la cathédrale. De même, la statue du pontife, érigée de son vivant sur les murailles de la cathédrale d'Anagni (fig. 3), est surmontée d'un panneau héraldique dans lequel les armes paternelles du pape et celles de la famille Aquila di Fondi⁶⁶ entourent une tiare surmontant un pavillon⁶⁷. Enfin, la commune d'Orvieto, en avril 1297, décide l'érection de deux statues du pape, à la suite de la décision prise par le pontife de passer l'été à Orvieto ; elle décide aussi « que les armes de la maison du très saint Père le pape Boniface VIII seront peintes, aux frais de la commune et pour faire honneur au pape, sur la façade extérieure du mur du palais du Peuple qui donne sur la place du peuple »⁶⁸. Là encore, dans les délibérations de la commune, on parle des armes de la famille du pape, non directement des armes du pape : on retrouve la même nuance que dans les inventaires du trésor pontifical et de la cathédrale d'Anagni.
- 26 Sur la fresque, longtemps attribuée à tort à Giotto, qui figure aujourd'hui sur un pilier de la basilique du Latran et dont une copie⁶⁹ du xvi^e siècle nous fait connaître l'intégralité, Boniface VIII apparaît à la loggia décorée de ses armes familiales, environné de clés en sautoir, de tiars et d'*ombrellini*. L'attribution de cette fresque, sa datation, la datation de la scène qu'elle représente ont engendré une abondante bibliographie⁷⁰ ; on peut en retenir ce que nul ne conteste plus : il s'agit bien de Boniface et la fresque a été exécutée sous son pontificat. Le pontificat de Boniface VIII est donc celui où se multiplient les témoignages archéologiques irréfutables de l'utilisation par le pape en personne des armoiries de sa famille.
- 27 Trois points forts se dégagent de cette étude archéologique préliminaire. Les clés apparaissent sur l'étendard de l'Église au début du xiii^e siècle, souvent associées à la croix, formant ainsi les armoiries de l'Église comme institution. Nicolas III est le premier pape à faire un usage personnel de l'écu de sa famille. Après lui, mises à part quelques mentions écrites concernant Honorius IV Savelli, Boniface VIII est le pape dont il reste les témoignages héraldiques les plus nombreux. Avec lui, et pour la première fois, un pape rapproche son écu familial des insignes devenus spécifiques à la papauté durant le

xiii^e siècle. Mais cette analyse ne rend compte que partiellement des besoins des papes en matière de « communication » et de l'intérêt qu'ils trouvèrent à utiliser les armoiries de leur famille à partir de la fin du xiii^e siècle ; on peut en proposer quelques hypothèses d'interprétation.

La monarchie pontificale entre éternité et caducité

- 28 Les armoiries de l'Église, en dépit de leurs variantes, sont toujours reconnaissables aux clés. Cette permanence manifeste l'éternité de l'Église (*dignitas non moritur*). « L'héraldisation » des clés de saint Pierre, sous le pontificat d'Innocent III, illustre ses doctrines théocratiques. L'Église de Rome n'est pas la seule, au xiii^e siècle, à se doter d'armoiries comme personne morale : en France, les premiers diocèses à user d'armoiries sont les paires ecclésiastiques⁷¹ : Noyon en 1187, Langres en 1209, Beauvais en 1222, Reims en 1267 et Châlons en 1279 ; au milieu du xiii^e siècle, plusieurs cycles iconographiques montrent ces princes d'Empire (dont les trois archevêques rhénans) dotés d'armoiries d'électeurs. Autrement dit, l'innovation du début du xiii^e siècle, s'inscrivant dans le mouvement général des évêchés liés au pouvoir royal français ou impérial, serait une sorte d'écho ou de réponse à l'aigle impériale, au lis français ou au léopard anglais, qui sont alors les emblèmes reconnaissables par tous des puissances européennes. Le choix des clés salvifiques (Mt 16, 19), données par le Christ à saint Pierre, élevait les armoiries pontificales au-dessus des emblèmes végétaux ou animaux des royaumes chrétiens. L'Église de Rome, confondue à dessein avec l'Église universelle, manifeste ainsi son entrée dans le concert de ces royaumes chrétiens. L'invariance des armoiries de l'Église, pontificat après pontificat, est le signe de l'éternité de l'Église.
- 29 L'usage par les papes de leurs armoiries familiales, à côté des clés de l'Église, est le signe, à partir de Nicolas III, d'une personnalisation du pouvoir pontifical, souvent élargi à la famille du pape. L'apposition des marques de son pouvoir (statues et armoiries) affirme, dans les villes et les *castelli* conquis, la puissance personnelle et familiale du pape. La décision prise par la commune d'Orvieto de disposer deux statues et les armes du pape dans la ville est une marque de reconnaissance pour les bienfaits du pape. Dès 1293, Benedetto Caetani s'était entendu avec la ville pour qu'elle renonce à ses droits sur les possessions du riche comté détenu par les Aldobrandeschi, que le cardinal, devenu pape, s'appropriera en mariant un neveu avec la comtesse Margherita ; en 1295, Orvieto obtient les droits de l'Église sur le Val di Lago. Les statues et les armes rappellent ce « bon procédé »⁷².
- 30 On peut aussi proposer une autre interprétation de l'initiative de Nicolas III. L'un des témoignages héraldiques du pape Orsini se trouve au Palais sénatorial ; la fresque de Cimabue, à Assise, insiste sur cette présence héraldique. Le pontife avait pris la charge de sénateur de Rome à Charles d'Anjou. Or ce dernier avait introduit, pour la première fois, son écu sur les monnaies de Rome par lui frappées. L'innovation de Nicolas III, au palais sénatorial, serait une réponse à celle du roi Charles d'Anjou. Le pape manifestait ainsi son pouvoir personnel sur Rome. Boniface VIII, sénateur de Rome à partir de 1297, frappa ensuite des monnaies portant ses armes personnelles⁷³.
- 31 Marquant la place prééminente de la papauté, assimilée à l'Église, dans l'*orbis christianus*, la bannière aux clefs est l'une des matérialisations des théories politiques et théocratiques d'Innocent III⁷⁴. L'usage des armoiries personnelles par Nicolas III et Boniface VIII montre que ces papes considèrent l'État de l'Église comme une principauté familiale (quoique viagère).

Célébration aristocratique et mise en scène emblématique

- 32 La dissémination des *Herrschaftszeichen* sur les bâtiments construits ou contrôlés par les papes, leur famille ou leur alliés est aussi l'un des aspects de l'acculturation de la curie aux pratiques aristocratiques du temps. Sandro Carocci a montré « l'éloignement de la cour pontificale du xiii^e siècle des valeurs aristocratiques du temps. C'est une ambiance complètement cléricale, d'où sont exclues les femmes, où littérature et valeurs courtoises ont un écho très réduit »⁷⁵. Inversement, le pape est absent des armoriaux universels de la fin du xiii^e siècle. Compilés par les hérauts d'armes pour les rois et les princes, ces documents présentent une véritable vision du monde politique ; ils commencent par les souverains réels et imaginaires du monde connu. Aucun des six armoriaux compilés sous le règne d'Édouard I^{er} d'Angleterre (1272-1307) parvenus jusqu'à nous ne mentionne le pape⁷⁶. Les deux mondes s'ignorent. Le pape n'appartient pas au cercle des souverains du monde connu.
- 33 Mais la situation change à la fin du xiii^e siècle. Les cardinaux dont les tombeaux sont ornés d'armoiries sont les plus puissants de la Curie. Matteo d'Acquasparta (Santa Maria in Aracoeli), Guillaume Durand (Santa Maria sopra Minerva), Ancher de Troyes (Santa Prassede). L'ostentation des insignes de la noblesse couronne une carrière, une copieuse accumulation de fiefs et de bénéfices ou des responsabilités administratives importantes dans l'État pontifical. Pour les familles bien implantées à Rome et dans le Latium (Annibaldi, Caetani, Colonna, Orsini et Savelli), la construction, surtout grâce au népotisme, d'une puissance financière et féodale développe le sentiment d'appartenir au même groupe social, que l'on appellera bientôt les « barons ».
- 34 Le meuble héraldique et l'emblème, qui commence à s'en distinguer, identifient le lignage aux yeux des contemporains. En 1222, Giovanni Colonna, cardinal de Santa Prassede († 1245) rapporte de Jérusalem une relique insigne, la colonne de la flagellation du Christ⁷⁷ ; il l'expose à la vénération des fidèles dans son église titulaire, où elle se trouve toujours (fig. 4). La relique de la Passion du Christ s'identifie, pour le cardinal et les fidèles, au nom de la famille et à son emblème parlant.
- 35 Nicolas III Orsini (1277-1280) explique à Dante pourquoi il est arrivé en Enfer⁷⁸, chez les simoniaques :
- Sache que je fus vêtu du grand manteau,
Et que je fus vraiment le fils de l'ourse,
très cupide à pousser mes oursons [...].
Les prophéties (*a posteriori*) forgées à partir du début du xiv^e siècle et rassemblées sous le nom de *Vaticinia summorum Pontificum* sont illustrées, ce qui permet de donner au pape des attributs héraldiques ou symboliques propres à l'identifier. Le dessin se rapportant à Nicolas III⁷⁹, probablement inspiré de ce passage dantesque, montre le pape nourrissant ses « orsatti ». Orso, fondateur éponyme de la famille Orsini, a inspiré le choix de l'emblème familial de l'ours. La matrice du sceau de Matteo Rosso Orsini (fin xii^e-première moitié du xiii^e siècle), par exemple, porte un ours surmonté de la rose héraldique⁸⁰. Les sources littéraires (un peu postérieures) concordent avec les sources archéologiques : Nicolas III apparaît aux yeux de ses contemporains comme le premier pape à user pour lui-même d'un langage auto-célébratif alors réservé aux laïcs.
- 36 Nicolas IV (1288-1292) fut parfois critiqué pour son népotisme « sans neveu »⁸¹ à l'égard des Colonna. La deuxième série des *Vaticinia summorum pontificum*, forgée dans les années 1340, le représente une colonne sur la tête et deux autres à ses côtés⁸². La caricature est accompagnée de la sentence suivante : « *Iste colus quartus ab ura carens* » (La quatrième quenouille sans ourse). Pape faible (quenouille), sans ourson à nourrir, Nicolas IV sous la coupe de la colonne des Colonna, comme le suggère le jeu de

mot entre *colus*, Nicolaus et Colonna. Une chronique orviétaine contemporaine, par ailleurs, décrit son tombeau à Sainte-Marie Majeure : il aurait été couvert d'une colonne de porphyre, comme pour montrer ses liens avec les Colonna⁸³. Les deux cardinaux Pietro et Jacopo Colonna, sans porter sur leur sceau de colonne (comme emblème ou dans un écu), l'évoquent dans une citation biblique. La mosaïque qu'ils ont commanditée avant 1297 ou après 1306⁸⁴, actuellement visible à la tribune de Sainte-Marie Majeure, en revanche, porte l'écu Colonna accompagné d'une mitre (fig. 5).

Fig. 4 – Colonne vénérée comme celle de la flagellation du Christ, rapportée d'Orient en 1222 par Giovanni Colonna, cardinal-prêtre de Sainte-Praxède. (Rome, Sainte-Praxède, D.R.)

Fig. 5 – Mosaïque aux armes des Cardinaux Jacopo et Pietro Colonna, avant 1297 ou après 1305. (Rome, tribune de Sainte-Marie Majeure, D.R.)

- 37 Des chroniqueurs comme Giovanni Villani⁸⁵ se montrent stupéfaits des somptueuses cérémonies militaires et chevaleresques organisées par Boniface VIII pour son frère Roffredo, adoubé à Rome en 1296 ; il évoque « l'onore », la « pompa mundana » et la « magnanimità » que montrent Boniface VIII et, avant lui, Nicolas III⁸⁶. Ces cérémonies et les autres manifestations héraldiques avaient d'autant plus de relief que la gloire affichée par ces familles ne durait que le temps du pontificat.
- 38 Les armes Caetani apparaissent dix fois sur leur chapelle d'Anagni, sans parler des écus que devaient comporter les peintures aujourd'hui disparues ; cela conduit J. Gardner⁸⁷ au commentaire suivant : « tout se passe comme si leur conscience d'être une famille de second rang est ce qui conduit les Caetani à insister sur leur lignage ». Ici le paraître vient suppléer à l'être.
- 39 Les Colonna, qui n'avaient que dédain pour cette médiocre famille d'Anagni, feront les frais du mépris de Boniface VIII pour les prérogatives de la noblesse romaine⁸⁸. Leur ville capitale, Palestrina, n'y survivra pas. Elle avait vu son apogée sous le pontificat de Nicolas IV (1288-1292), qui avait choisi, pour des raisons politiques et religieuses, de favoriser la famille Colonna. En 1299, au cours de la guerre sans merci qui l'oppose à cette famille, Boniface VIII prend et fait raser la ville, rebaptisée *Civitas papalis*.
- 40 Bonaiuto da Casentino⁸⁹, poète de cour, dans son recueil de textes à la gloire du souverain pontife intitulé *Diversiloquium Bonaiuti*, écrit un poème de quatre strophes de six vers chacune *in diruitione Castri Columpne*⁹⁰. Ce texte, composé « à la demande du seigneur pape » (*domino papa mandante*), forme une variation ingénieuse sur un même thème, en jouant sur la paronymie et la polysémie des termes. La première strophe, commençant par « Plaude columpna statum », chante la gloire de Palestrina. La deuxième, une élégie, commence par « Plange columpna statum » et se termine par « Et cunctis annis ulules cum prole Johannis » : Giovanni Colonna est le père des deux cardinaux Colonna excommuniés et pourchassés par Boniface VIII. La troisième chante l'anéantissement de la ville rasée : « A bove nunc muto sulcaris pascua bruto » (« Tu es maintenant un champ labouré par le bœuf lourd et silencieux »). Outre l'allusion à la ruine de Carthage⁹¹, on pourrait voir dans ce bœuf celui dont la tête (bucrane) décore la frise antique du tombeau de Cecilia Metella, sur la via Appia (fig. 6), et qui a donné son nom au *casalis Capitisbovis et Capitisvacce*, acquis au printemps 1302 par les Caetani pour en faire une forteresse⁹². La famille s'était si bien approprié l'animal comme emblème que l'on peut encore voir, enchâssée dans le mur extérieur, une pierre blanche où deux écus Caetani encadrent un bucrane (fig. 7). Les travaux d'aménagement de la forteresse

sont payés en octobre 1302 à « magistro Nicolao de Pileo »⁹³. Le bœuf Caetani laboure placidement le champ qui fut Palestrina ; ce rite inaugure la nouvelle ville du pape. Le bœuf laboure la terre où se dressait naguère l'orgueilleuse colonne ; le Capo di Bove a fait pièce à Palestrina. Pour voir dans l'allusion au bœuf et à la charrue autre chose qu'un *topos* antique, il faut supposer que Bonaiuto da Casentino a écrit ce poème après le printemps 1302.

41 Le poème se conclut ainsi :

Dis où sont tes bases ? Où sont tes chapiteaux ou tes hautes
Murailles ? Tes murs terribles, tes tours menaçantes,
Ouvre-les, Colonne. « Hélas » réponds-tu. Tout cela,
Sur ordre et avec par l'action du juste et vigilant vengeur,
Une machine l'a jeté bas, de silencieuses houes l'ont englouti,
Le feu l'a consumé et une charrue en retourne la cendre⁹⁴.

Dans cette strophe d'envoi s'accumulent et s'entremêlent les figures de style : la métonymie (la colonne, avec ses bases et ses chapiteaux, renvoie à la famille Colonna), la synecdoque (la colonne, accompagnée des murs et des tours, désigne la ville de Palestrina tout entière) et la prosopopée (même si la parole plaintive prêtée à la malheureuse cité est bien courte...) montrent la plasticité de l'image héraldique*, qui désigne en même temps un objet, une ville et une famille⁹⁵. Le poème est une réponse cinglante au passage du psaume 75 disposé par le cardinal Jacopo Colonna sur son sceau : « Si la terre s'effondre, et avec elle tous ceux qui l'habitent, moi [Dieu] j'ai affermi ses colonnes. » La ruine de Palestrina par le vicaire du Christ réduit à rien la présomption du cardinal excommunié et déchu.

Fig. 6 – Frise antique décorée de bucranes I^{er} s. av. J.-C. Rome, via Appia Antica, tombeau de Cecilia Metella, appelé au XIII^e s. forteresse de Capo di Bove. D.R.

Fig. 7 – Pierre sculptée aux armes Caetani, entourant un chef de bœuf ca 1302. Rome, via Appia Antica, tombeau de Cecilia Metella, appelé au XIII^e s. forteresse de Capo di Bove. D.R.

- 42 Les oursons, la colonne (et peut-être le bœuf), emblèmes des Orsini, des Colonna et des Caetani, sont donc utilisés, dès la fin du XIII^e siècle, pour représenter les familles curiales dans des images figurées ou littéraires. Ce registre d'expression emblématique met ainsi les familles baroniales à l'unisson de l'aristocratie européenne.

La théocratie bonifacienne

- 43 Les armoiries jouent un grand rôle dans les campagnes de communication de Boniface VIII. Reprenant et développant l'innovation de son prédécesseur Nicolas III, il utilise ses armoiries familiales dans sa politique d'autoreprésentation, en particulier à l'occasion de l'Année sainte qu'il instaure en 1300.
- 44 Au cours du XIII^e siècle, c'est dans le choix de la forme de leur sépulture que les papes ont voulu marquer la mémoire ; le fait marquant est incontestablement l'arrivée de l'effigie du pape (ou du cardinal) défunt sur son tombeau, en 1268 (tombeau de Clément IV), sur le modèle français de Saint-Denis. Mais les statues que Boniface VIII fit installer de son vivant sont des manifestations encore plus spectaculaires de la volonté de diffuser l'image du pontife régnant. Prolongement des habitudes des podestats du XIII^e siècle, témoignage de l'*imitatio imperii*, cette décision marque aussi la volonté de personnaliser le pouvoir pontifical et de réfuter par l'image les soupçons de nullité et de simonie qui avaient entaché son élection. La statue, lorsqu'elle est surmontée des armoiries, montre qu'il ne s'agit pas seulement du pape, mais du pape Caetani alors régnant ; les armoiries permettent de renforcer encore la personnalisation.

- 45 Les premières armoiries pontificales ou cardinalices sont, on l'a vu, dénuées d'ornements extérieurs. Mais, placées auprès du pape ou du cardinal, mort ou vivant, ou non loin des clés ou du pavillon, elles individualisent dans la succession apostolique le personnage dont la fonction est identifiée par ses attributs liturgiques. Inversement, les attributs liturgiques du gisant ou du buste identifient, dans la famille dont les armoiries figurent non loin, le clerc parvenu jusqu'aux sommets de la hiérarchie ecclésiastique. Quelques décennies plus tard, ce rapprochement des armoiries avec les attributs (chapeau, tiare, clés⁹⁶) sera formalisé : ces attributs figureront au-dessus de l'écu, dans une disposition inspirée des heaumes et des cimiers des armoiries laïques.
- 46 Si les statues commanditées par Boniface VIII de son vivant (fig. 3) lui firent encourir l'accusation d'idolâtrie⁹⁷, il n'en fut pas de même pour ses armoiries. Ces deux innovations iconographiques participent pourtant, à des degrés divers, de « l'autoreprésentation » du pouvoir pontifical. Ce qu'écrit E. Guidoni à propos des statues de Boniface VIII, « simulacres du pape, presque des substituts de la présence physique, presque des représentations protectrices, apotropaïques », peut donc être étendu à ses armoiries⁹⁸.
- 47 Giacomo Grimaldi, chanoine et archiviste du chapitre de Saint-Pierre de Rome, décrit la basilique au début du xvii^e siècle, au moment où l'achèvement des travaux oblige à transférer les tombes. Donnant le procès-verbal de l'ouverture de la tombe de Boniface VIII, il signale que la table de marbre qui ferme le tombeau est aux armes du pape et les décrit (« avec les écus dudit Boniface, c'est-à-dire deux ondes d'azur posées en bande sur un champ d'or »)⁹⁹. Il précise surtout que le tombeau armorié (« *cum insigni ejus gentilicio* ») était placé de telle sorte que « lorsque le prêtre célébrait la messe, il avait sous les yeux le tombeau dudit Boniface. » La disposition est ambiguë : les armes et l'effigie du pape sont-elles là comme objet d'intercession, pour le prêtre qui dit la messe, ou bien servent-elles à signaler la présence de reliques d'un saint devant lesquelles (voire sur lesquelles) est renouvelé le sacrifice rédempteur du Christ ? Les armoiries seraient ainsi le signe des aspirations de Boniface VIII à l'immortalité, déjà mises en lumière par Agostino Paravicini Bagliani à propos de sa santé et de la prolongation de sa vie¹⁰⁰. La messe, lieu et temps par excellence du *memento*, contribue ainsi au salut de son âme et à l'immortalité de sa mémoire.

Le premier jubilé de 1300

- 48 Les interminables débats historiographiques sur l'attribution, l'identification et la datation de la fresque du Latran sont riches de sens. Pendant longtemps, il ne faisait pas de doute qu'elle représentait Boniface VIII donnant la bénédiction aux pèlerins venus à Rome pour le premier jubilé. Cela montre que le jubilé est central dans l'historiographie traditionnelle de ce pape. Plus récemment, et à l'occasion de l'année sainte 1983, un article stimulant¹⁰¹ voyait dans Giotto, probable inspirateur de la fresque, « le promoteur de l'image, du marketing, de la nouvelle culture et du nouveau régime. Et c'est Giotto qui réalisa la marque (*marchio*) de l'année sainte. » L'auteur soulignait la présence des armoiries du pape et remarquait qu'elles figurent toujours à la loggia des bénédictions sept siècles plus tard.
- 49 Boniface VIII autorisa la famille des Conti di Segni à ouvrir une porte sainte à l'abbaye de Grottaferrata en 1300, pour le jubilé¹⁰². À cette occasion, la décoration de l'édifice fut renouvelée. On conserve des fragments cosmatesques portant les armes Segni à l'aigle échiquetée, et des descriptions anciennes indiquent la présence de ces armoiries dans le reste de l'abbaye, notamment dans le narthex. À Rome même, les mesures d'huile et de

vin aux armes de Boniface VIII (*fig. 2*) ont été réalisées pour l'année sainte. Dans son déroulement, largement improvisé et suscité par une vague de fond populaire, l'année sainte apparut à Boniface VIII comme l'occasion de mettre en images son programme spirituel et temporel. L'année sainte fut donc un moment privilégié dans la mise en œuvre par Boniface VIII des « images et symboles » pour sa « propagande visuelle », au rang desquels il convient désormais de ranger les armoiries. Les armoiries des papes, incorporant les innovations iconographiques du siècle (attributs, couleurs), les synthétisent, les canonisent et en permettent la diffusion.

- 50 On pouvait imaginer, à la fin des années 1960, que l'héraldique ne résisterait pas à l'*aggiornamento* qui, à partir du pontificat de Jean XXIII, donna à l'Église catholique une physionomie nouvelle. Or elles n'ont pas disparu. La façade des églises romaines porte, avec les armes du pape, celles de leur cardinal-titulaire. Les besoins de l'Église, en terme d'image, ont changé depuis le xiii^e siècle. Un même système de communication, l'héraldique, continue cependant d'être utilisé, ce qui montre sa plasticité et son adaptabilité. L'héraldique des papes et des cardinaux, depuis sept siècles, est à la fois la même (dans sa syntaxe) et une autre (dans sa morphologie). Elle s'est adaptée aux époques et aux circonstances successives. Mais les origines d'un tel mode de communication ne se perdent pas dans la nuit des temps. Il était par conséquent nécessaire, avant toute chose, de fixer avec une certaine précision la chronologie et les circonstances dans lesquelles les papes ont commencé à faire usage d'armoiries.
- 51 Les clefs, attribut de saint Pierre, deviennent l'emblème, puis les armoiries de la papauté au début du xiii^e siècle. Souvent associés à la croix, elles forment à la fois les armes de la papauté, de l'État pontifical, de l'Église de Rome et de l'Église entière. Et c'est grâce à cette confusion, savamment entretenue, qu'elles donnent une illustration fidèle des doctrines théocratiques d'Innocent III.
- 52 Nicolas III est le premier pape à user pour lui-même des armes familiales ; mais il fait usage d'un écu « nu », c'est-à-dire sans ornement extérieur. Boniface VIII, en revanche, rapproche de l'écu familial les clés, la tiare et le pavillon. Ainsi l'image héraldique regroupe-t-elle trois des innovations liturgiques du xiii^e siècle. Les clés et la tiare comme armes de l'Église ou comme ornements extérieurs des armoiries familiales, d'une part, et l'écu familial, d'autre part, résument les deux réalités de l'institution pontificale : l'institution reste la même tandis que ses titulaires changent. Les armoiries du pape sont, d'une certaine manière, la métaphore de l'Église comme corps mystique du Christ et institution divino-humaine : le corps du pape (c'est-à-dire son écu) change, mais l'âme (c'est-à-dire les clés et la tiare au-dessus de l'écu) est immortelle. Les témoignages héraldiques concernant Benoît XI et Clément V, immédiats successeurs de Boniface VIII, sont rares et incertains, mais Jean XXII reprend la formule ébauchée par Boniface VIII : son écu familial est surmonté de la tiare. La formule classique est « canonisée » sous Clément VI – et demeure jusqu'à Jean-Paul II. Grâce à la diffusion massive des armes pontificales, à partir de la seconde moitié du xiv^e siècle, les « images et symboles » décrits par Agostino Paravicini Bagliani se sont diffusés en tous lieux de la Chrétienté.
- 53 La naissance de l'héraldique pontificale, dont les trois jalons sont les pontificats d'Innocent III, de Nicolas III et de Boniface VIII, est l'un des aspects de l'imitation des cours souveraines caractéristiques de ces pontificats à fortes visées théocratiques. Les armoiries permettent au pape de s'affirmer visuellement souverain d'une royauté, en particulier à l'égard de l'Empire, de la ville de Rome et de la royauté française. Le

pontificat de Boniface VIII, caractérisé par une obsession auto-célébrative qui lui est propre, introduit par ailleurs plusieurs innovations qui annoncent, voire inaugurent, plusieurs traits de la papauté de l'époque moderne : l'autocélébration, célébration aristocratique de la famille pontificale, fortement liée aux pratiques népotistes ; l'utilisation de l'État pontifical, et en particulier de la ville de Rome, comme théâtre de la gloire du pape et lieu de sa mémoire, surtout à l'occasion des années saintes ; l'usage, à côté de l'héraldique au sens strict, de l'emblématique familiale dans la littérature encomiastique – ou, au contraire, dans les épigrammes cruels de Pasquino et de ses malicieux prédécesseurs.

ANNEXES

Glossaire (d'après M. Pastoureau, *Traité d'héraldique*, Paris, 1993)

Armes, ou armoiries : écu accompagné de ses ornements extérieurs.

Blason : règles et langue qui régissent la composition des armoiries.

Écu : surface délimitée par un périmètre de forme variable et sur laquelle prennent place les armoiries.

Emblème : marque propre à un individu ou à un groupe de personnes (en général familial), dont la composition et l'utilisation ne sont pas soumises aux règles du blason.

Meuble : nom générique des figures dont la place dans l'écu peut être variable (par ex. rose, aigle) par opposition aux pièces et partition dont la place est fixe.

Ornements extérieurs : éléments qui ornent extérieurement l'écu (tiare, clés, mitre, chapeau, devise, etc.) ; ajoutés à l'écu, les ornements extérieurs constituent les armoiries.

NOTES

1. Les mots suivis d'un astérisque (*) sont définis dans le glossaire.
2. H. Toubert, *Un art dirigé. Réforme grégorienne et iconographie*, Paris, 1990.
3. I. Herklotz, *La propaganda visiva. Il Laterano nel XII secolo*, Rome, 2000
4. A. Paravicini Bagliani, *Le Chiavi e la Tiara. Immagini e simboli del papato medievale*, Rome, 1998, p. 9.
5. *Ibid.*, p. 10.
6. L'ouvrage de P. E. Schramm, *Kaiser, König und Päpste*, Stuttgart, 1970, IV-1, n'en dit mot, pas plus que ses autres volumes sur les « Herrschaftszeichen. »
7. D. L. GALBREATH, *A Treatise on Ecclesiastical Heraldry. Part I : Papal Heraldry*, Londres, 1972, dont la première édition, de 1930, est paraphrasée par HAUPTMANN, « Die Papstwappen », *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, 1932, 26, p. 1-21. Les conclusions de Galbreath sont reprises, avec les perspectives possibles de la recherche,

dans M. Pastoureau, « Armoiries pontificales », dans *Dictionnaire historique de la papauté*, dir. Ph. Levillain, Paris, 1994, p. 151-154.

8. D. L. Galbreath, *Papal Heraldry*, Londres, 1972, p. 71, évoque, sans les étudier, ces « fanciful coats of arms ».

9. V. Pace, « Committenza aristocratica e ostentazione araldica nella Roma del Duecento », dans *Roma medievale. Aggiornamenti*, éd. P. Delogu, Rome, 1998, p. 175-191, ici p. 175-177.

10. Publiée par C. Benocci, *Roma, Museo nazionale del palazzo di Venezia. La collezione sfragistica*, Rome, 1998 (*Bolletino di numismatica*, 7/1).

11. Comme, par exemple, Matteo Rosso Orsini, mort très âgé sous le pontificat d'Innocent IV, qui porte un ours (badge de la famille) surmonté d'une rose (meuble de l'écu) ; matrice publiée *ibid.*, n° 60.

12. Cf. J. GARDNER, *The Tomb and the Tiara. Curial Tomb Sculpture in Rome and Avignon in the Later Middle Ages*, Oxford, 1992 (*Clarendon studies in the history of art*), p. 75 et fig. 39.

13. Il faut pour mémoire évoquer le cas du cardinal Hugh de Eversham, mort en 1287 et enterré à S. Lorenzo in Lucina. Des fragments lapidaires, enchâssés dans le mur gauche du portique d'entrée, portant une aigle et une rose sur la chasuble d'un clerc, ont été attribués récemment à ce cardinal, sur la base de l'écu à l'aigle que lui attribue Ciacconius (cf. *supra*). La faible fiabilité de cet auteur (surtout pour les époques anciennes) et la fréquence du motif décoratif de l'aigle (et de la rose) interdisent de recevoir cette identification avec certitude, qui poserait pourtant un utile jalon dans la chronologie. Cf. M. E. Bertoldi, « Ugo de Eversham : tracce sulla pietra di un cardinale inglese (1281-1287) », dans M.-L. Roden éd., *Ab Aquilone. Nordic Studies in honor and memory of Leonard E. Boyle, o.p.*, Rome, 2000, p. 15-25.

14. Les testaments cardinalices ne disent mot d'éventuelles pratiques funéraires héraldiques au xiii^e s. ; cf. A. Paravicini Bagliani, *I testamenti dei cardinali del Duecento*. Rome, 1980.

15. J. GARDNER, « Some Cardinal's Seals of the Thirteenth Century », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, t. 38, 1975, p. 72-94.

16. A. MERCATI, « Il decreto e la lettera dei cardinali per l'elezione di Celestino V », *Bolletino dell'Istituto Storico italiano*, t. 47, 1931.

17. P. SELLA, *I sigilli dell'Archivio Vaticano*, 1937, t. 1, n° 101, reproduit pl. I.

18. *Ibid.*, t. 1, n° 103, reproduit pl. I.

19. *Ibid.*, t. 1, n° 104, reproduit pl. I.

20. La présence héraldique y est discrète : une rose Orsini est posée derrière le cardinal orant ; une inscription, dont on ne déchiffre que les lettres « COLUMNAQUE », semble renvoyer au patronyme et à un passage de la Bible utilisé sous forme d'invocation dans le sceau de Pietro Colonna. Sur le sceau de Jacopo Colonna, c'est une inscription biblique, « EGO CONFIRMAVI COLUMNAS EIUS » (Ps. 75, 4), qui sépare la figure de la Vierge de la représentation du cardinal.

21. L. Jéquier, *Début et développement de l'emploi des armoiries dans les sceaux*, p. 337.

22. C'est-à-dire une aile.

23. J.-L. Chassel, « Sceaux, armes et emblèmes de la maison de Vergy (du xii^e au xvii^e s.) », *Les Cahiers de Vergy*, t. 13, 1976. Ce sceau est conservé aux AD Aube, 3 H 137.

24. Qu'il soit permis, sur ces problèmes, de renvoyer à É. Bouyé, « L'Église médiévale et les armoiries : histoire d'une acculturation », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 113/1, 2001, p. 493-542.

25. L'attitude traditionnelle de l'Église à l'égard de la violence et de la guerre est résumée par les adages « Ecclesia abhorret a sanguine » ou « Ecclesia non sinit sanguinem. »
26. M. Pastoureau, « L'Église et la couleur des origines à la Réforme », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 147, 1989, p. 203-230.
27. Le problème a été posé de manière satisfaisante par C. ERDMANN, « Die Wappen und die Fahnen der römischen Kirchen », *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, XXII, 1930-1931, p. 227-255.
28. A. Paravicini Bagliani, *Le Chiavi e la Tiara*, p. 20 et fig. 4-7, publie les dessins du xvii^e s. de cette œuvre disparue avec la construction du nouveau Saint-Pierre.
29. « Quia Petrus apostolus, et crucem in Christo sustinuit, et claves a Christo recepit » ; mentionné par D. L. Galbreath, *op. cit.*, p. 3.
30. Le diocèse de Beauvais fait usage, dès 1222, d'un contre-sceau armorial à la croix cantonnée de quatre clefs en pal, portant la légende « CRUX DOMINI. CLAVES PETRI » (L.-Cl. Douët d'Arcq, *Inventaires et documents publiés par ordre de l'Empereur sous la direction de Monsieur le Comte de Laborde. Collection de sceaux*. Paris, 1863-1868, n° 6512 bis).
31. J. Gardner, *The Tomb and the Tiara*, fig. 25 et 26.
32. M. Pastoureau, *Traité d'héraldique*, Paris, 1993, p. 44 sq.
33. Dante, *Paradiso*, XXVII, v. 49-50 : « le chiavi che me fur concesse divenisser segnacolo in vessillo. »
34. Assise, Biblioteca comunale, ms. 230, f^{os} 25v^o, 226v^o et 261.
35. Exposée lors d'une conférence du Circolo medievistico romano, tenue à l'École française de Rome le 26 février 2001 et intitulée « Problemi paleografici in manoscritti giuridici del Duecento : costituzioni di Melfi, Innocenzo IV, Rolandino Passagieri. » Je remercie vivement Martin Bertram de m'avoir permis d'exposer ici ses explications complémentaires et de m'avoir fourni la reproduction des manuscrits.
36. A.-Ch. Dionnet, « Un gémeillon armorié (Limoges, vers 1280) », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, n° 62-63, 1992-1993, p. 166-167.
37. Sur ce coussin, cf. F. Menendez Pidal de Navascuès, « Armoriaux et décor brodé au milieu du xiii^e s. », dans *Les Armoriaux. Histoire héraldique, sociale et culturelle des armoriaux médiévaux*, Paris, 1998 (*Cahiers du léopard d'or*, 8), p. 259-272, p. 266 : « Le motif primordial du goût pour les armoiries étant la valeur esthétique, le débordement de la réalité conduit à des décors pseudo-héraldiques, où les aigles, les lions, les fleurs de lis, sont utilisés comme des éléments simplement ornementaux, sans représenter des armoiries de personnes. »
38. BAV, ms. Barb. lat. 4403, col. 47.
39. BAV, ms. Vat. lat. 8253, I, col. 224.
40. « Scudi de arme tre fascie in sfarne azzurro in campo bianco, fatte de musaico, quale sono nel frontespizio dell'ornamento di detto sepolcro. »
41. Cf. J. GARDNER, *The Tomb and the Tiara*, *op. cit.*, p. 45 et 64-68.
42. R. U. Montini, *Le tombe dei papi*, Rome, 1957 (*Istituto di studi Romani*), p. 212-215.
43. P. Cammarosano, « Il comune di Siena dalla solidarietà imperiale al guelfismo : celebrazione e propaganda », dans *Le forme della propaganda politica nel Due et nel Trecento*, P. Cammarosano éd., Rome, 1994 (Collection de l'École française de Rome, 201), p. 455-467, p. 459 et fig. 3.
44. Siena, Archivio di stato, Podestà, 1, f^o 14v^o.
45. Repris dans D. L. Galbreath, *op. cit.*, p. 74.

46. M. d'Onofrio, « Le committenze e il mecenatismo di papa Niccolò III », dans *Roma anno 1300. Atti della IV settimana di studi di storia dell'arte medievale dell'università di Roma-La Sapienza*, 1980, éd. A. M. Romanini, Rome, 1983, p. 553-567, fait le point sur les chantiers du pontificat.
47. G. M. RADKE, *Viterbo. Profile of a Thirteenth-Century Papal Palace*, Cambridge, 1996, p. 51 (photographie).
48. Sur cette frise et cette fresque, cf. S. Romano, « L'Aracoeli, il Campidoglio e le famiglie romane nel Duecento », dans *Roma medievale. Aggiornamenti*, P. Delogu éd., Rome, 1998, p. 193-209. ; Ead, *La basilica di San Francesco d'Assisi. Pittori, botteghe, strategie innovative*, Rome, 2002, p. 105-106.
49. S. Carocci, *Il nepotismo nel medioevo. Papi, cardinali e famiglie nobili*, Rome, 1999 (*La corte dei papi*, 4), p. 124.
50. Cette lacune est désormais comblée par Pierre-Yves Le Pogam, qui, ayant soutenu une thèse sur les palais pontificaux du xiii^e s., m'a fait part de cette découverte et m'a autorisé à en dévoiler la teneur. Je l'en remercie très vivement, ainsi que de sa relecture attentive du présent texte.
51. Cf. sur ces sujets, la mise au point d'I. Herklotz, « I Savelli e le loro capelle di famiglia », dans *Roma anno 1300*, p. 567-583.
52. Cf. E. Zellner, *Das heraldische Ornament in der Baukunst*, Berlin, 1903 ; compte rendu de la rédaction des *Archives héraldiques suisses*, 1904, p. 54-55. Peut-être s'agit-il de l'écu à la bande échiquetée de Boniface IX figurant, en mosaïque, près de la statue de Boniface VIII au Latran.
53. Publié par E. Molinier, « Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII (1295) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1882, p. 277-310 ; 1883, p. 626-646 ; 1884, p. 3157 ; 1885, p. 16-44 ; 1886, p. 646-667 ; 1888, p. 226-237.
54. *Ibid.*, 1882, p. 285.
55. *Ibid.*, 1882, p. 286.
56. *Ibid.*, 1882, p. 303.
57. *Ibid.*, 1886, p. 649.
58. *Ibid.*, 1886, p. 650.
59. Dont M.-M. Gauthier, « Il tesoro di Bonifacio VIII », dans *Roma anno 1300. Atti della IV settimana di studi di storia dell'arte medievale dell'università di Roma-La Sapienza*, 1980, éd. A. M. Romanini, Rome, 1983, p. 529-541, p. 535, qui écrit qu'ils permettent de « dessiner le contour de la politique européenne du pape. »
60. T. Schmidt éd., *Libri rationum camerae Bonifatii papae VIII (ASV, Collect. 446 necnon Intr. et ex. 5)*, Cité du Vatican, 1984 (*Littera antiqua*, 2) : en juin 1299 (n° 821), paiement « pro 11 scutis ad arma Domini » ; en novembre 1299 (n° 1444), paiement pour « 16 pannis ad arma Domini, Ecclesie romane, regum Francie et Anglie ».
61. L. Mortari, *Il tesoro della cattedrale d'Anagni*, Rome, 1963, p. 13-15 : « paramenta que donavit ecclesie Anagnine Sanctissimus Pater Dominus Bonifatius papa octavus, diversis temporibus. »
62. Comme le note déjà E. Dupré Theseider, *Bonifacio VIII, Anagni*, 1995 (*Documenti e studi storici anagnini*, 129), p. 47.
63. M. Maccarone, « Il sepolcro di Bonifacio VIII nelle basilica vaticana », dans *Roma anno 1300*, op. cit., p. 753-771.
64. Cf. *Bonifacio e il suo tempo. Anno 1300 : il primo giubileo*, M. Righetti Tosti-Croce éd., Rome, n°s 112 et 113, p. 168 ; V. Capobianchi, « Le immagini simboliche e gli stemmi di Roma », dans *Archivio della reale società romana di storia patria*, XIX, 1896, p. 381.

65. Cf. J. GARDNER, *The Tomb and the Tiara*, op. cit., p. 80 et fig. 49.
66. Rappelant le mariage de Roffredo Caetani avec Giovanna dell'Aquila di Fondi, célébré en 1299-1300, l'écu à l'aigle écartelant les bandes ondées des Caetani forment les armoiries de la famille Caetani – jusqu'à aujourd'hui ; cf. C. Benocci, *Roma, Museo nazionale del palazzo di Venezia. La collezione sfragistica*, op. cit., n° 35.
67. Ce panneau, connu par un dessin de ca 1627-1650 (BAV, ms. Barb. lat. 3221, f° 439), est reproduit et commenté dans *Bonifacio e il suo tempo. Anno 1300 : il primo giubileo*, M. Righetti Tosti-Croce éd., op. cit., n° 73b, p. 136, ici fig. 4.
68. Cf. *Bonifacio e il suo tempo. Anno 1300 : il primo giubileo*, op. cit., p. 133 : « quod arma domus sanctissimi patris domini Bonifatii pape VIII pingantur sumptibus communis honorifice in facie exteriori muri palatii populi existentis versus plateam populi. »
69. Conservée dans un volume intitulé *Immagini ossia pitture sacre e simboliche in Roma*, Milano, Biblioteca Ambrosiana, ms. F inf. 227, f° 3 et reproduite en couleurs dans A. Paravicini Bagliani, *Le Chiavi e la Tiara*, op. cit., planche 33.
70. En dernier lieu, S. Maddalo, « Ancora sulla loggia di Bonifacio VIII al Laterano. Una proposta di ricostruzione e un'ipotesi attributiva », *Arte medievale*, 2^e série, années XII-XIII, 1998-1999, Rome, 2000, p. 211-230 et A. Paravicini Bagliani, « Bonifacio VIII, l'affresco di Giotto e i processi contro i nemici della chiesa. Postilla al giubileo del 2000 », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, t. 112/1, 2000, p. 459-483.
71. Sur l'héraldique des pairs ecclésiastiques, cf. ma thèse inédite d'École des chartes, soutenue en avril 1995, *Héraldique médiévale des cardinaux et évêques français. L'exemple de 46 diocèses de la France du nord et du centre*, p. 388-396. Sur l'aspect institutionnel des paires ecclésiastiques françaises, cf. O. Guyotjeannin, *Episcopus et comes. Affirmation et déclin de la seigneurie épiscopale au nord du royaume de France (Beauvais-Noyon, x^e-début xiii^e s.)*, Genève, 1987 (*Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes*, 30), p. 240-243.
72. S. Carocci, *Il nepotismo nel medioevo*, op. cit., p. 134.
73. Les monnaies de Charles d'Anjou et de Boniface VIII sont représentées dans V. Capobianchi, « Appunti per servire all'ordinamento delle monete coniate dal Senato romano dal 1184 al 1439 e degli stemmi primitivi del comune di Roma », dans *Archivio della società romana di storia patria*, XVIII, p. 417-445 et XIX, 1896, p. 75-123, table II, respectivement n° 7 et n° 11-12.
74. Sur d'autres aspects de la propagande visuelle de ce pape, cf. St. Schmitt, « Die bildliche Darstellungen Papst Innozenz III », *Papst Innozenz III. Weichensteller der Geschichte Europas*, éd. Th. Frenz, Stuttgart, 2000, p. 21-50, qui reprend et développe l'analyse de Ladner.
75. S. Carocci, « La celebrazione aristocratica nello stato della chiesa », dans *Le forme della propaganda politica nel Due et nel Trecento*, éd. P. Cammarosano, Rome, 1994 (Collection de l'École française de Rome, 201), p. 345-367, p. 351.
76. G. J. BRAULT éd., *The Rolls of Edward I (1272-1307)*, Londres, 1997, 2 vol. Il s'agit de *Heralds'* (ca 1279), *Camden* (ca 1280), *Segar's* (ca 1285), *Lord Marshall's* (1295), *Smallpece's* (1298-1306) et *Sir William le Neve's Rolls*.
77. W. MALECZEK, *Papst und Kardinalskolleg von 1191 bis 1216. Die Kardinäle zwischen Coelestin III. und Innozenz III.*, Vienne, 1984, p. 159.
78. DANTE, *Inferno*, XIX, v° 69-72 : « Sappi ch'i' fui vestito del gran manto ;/e veramente fui figliuol de l'orsa,/cupido sí per avanzar li orsatti, [...]. »

79. Par exemple dans les *Vaticinia* du ms. BAV, Vat. lat. 3818. Choisi par Sandro Carocci pour illustrer la couverture de son ouvrage sur le népotisme, ce dessin emblématique n'a rien perdu de son caractère évocateur.
80. C. Benocci, *Roma, Museo nazionale del palazzo di Venezia. La collezione sfragistica*, op. cit., n° 60.
81. S. Carocci, *Il nepotismo nel medioevo*, op. cit., p. 127-128.
82. Par exemple le ms. BAV Ross. 374, f° 11, fac-similé avec introd. de R. E. Lerner et R. Moynihan, *Weissägungen über die Päpste*. Vat. Ross. 374, Zurich, 1985.
83. Anonimo orvietano, *Cronica*, G. Porta éd., Milan, 1979, citée par S. Carocci, *Il nepotismo nel medioevo*, op. cit., p. 146. Le tombeau, détruit en 1573, comportait des éléments en porphyre, mais aucune des autres descriptions anciennes ne mentionne de colonne. L'essentiel, pour nous, est que le lien ait été fait, dès cette époque, entre le pape, les Colonna et leur meuble héraldique.
84. V. Saxer, *Sainte-Marie Majeure. Une basilique de Rome dans l'histoire de la ville et de son Église (v^e-xiii^e s.)*, Rome, 2001 (Collection de l'École française de Rome, 288), p. 191-192, ne tranche pas entre les deux hypothèses avancées par les recherches les plus récentes de datation.
85. G. Villani, *Nuova Cronica*, G. Porta éd., 1990-1991.
86. Cf. S. CAROCCI, *Il nepotismo nel medioevo*, op. cit., p. 144-148.
87. J. GARDNER, *The Tomb and the Tiara*, op. cit., p. 80.
88. Cf. S. Carocci, *Il nepotismo nel medioevo*, op. cit., p. 131.
89. Arrivé à Rome vers 1292, il est cité, à partir de 1299, parmi les *scriptores* de la chancellerie. Mais il semble que l'essentiel de son activité professionnelle se soit déroulé hors de la curie, puisqu'il fut collecteur des décimes et du denier de saint Pierre en Europe orientale, du pontificat de Boniface VIII à celui de Jean XXII ; sur ce personnage, cf. la notice que lui consacre le *Dizionario biografico degli italiani* et l'article de B. Barbiche, « Le personnel de la chancellerie pontificale aux xiii^e et xiv^e s. », *Prosopographie et genèse de l'État moderne*, Paris, 1986, Fr. Autrand éd., Actes de la table ronde tenue en 1984 (Collection de l'École normale de jeunes filles), p. 117-130. L'attention des chercheurs s'est surtout focalisée sur les passages de l'œuvre ayant trait à la médecine et à la musique, qui sont bien étudiés et publiés.
90. *Diversiloquium Bonaiuti*, BAV, ms. Vat. lat. 2854, f°s 27v°-28.
91. Directement évoquée dans une bulle du 13 juin 1299, par laquelle le pape décide que Palestrina « aratro subjici ad veteris instar Carthaginis Africani » ; cf. *Les Registres de Boniface VIII*, éd. G. Digard, M. Faucon, A. Thomas, Paris, 1884-1935 (Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, IV), n° 3416.
92. F. Digard, « Le domaine des Caetani au tombeau de Cecilia Metella », *Mélanges Giovanni Battista de Rossi, Supplément des Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, t. XII, 1891, p. 381-390.
93. T. Schmidt, *Libri rationum camerae Bonifatii VIII (Archivium secretum, Coll. 446 necnon Intr. et Ex. 5)*, Vatican, 1984 (*Littera antiqua*, 29), p. 344, n° 2696.
94. *Diversiloquium Bonaiuti*, BAV, ms. Vat. lat. 2854, f° 28 : « Dic ubi sunt bases ? Ubi sunt capitella vel alta / Menia ? Terribiles muros, turresque minaces / Pande, columpna, tuos. "Heu !" , sic respondes. Cuncta / Hec, nutu, vigilis et justis vindicis arte, / Machina prostravit, taciti mersere ligones, / Ignis consumpsit cineremque revolvit aratrum. »
95. Et une relique ; cf. *supra* et fig. 2.
96. Le pavillon disparaît des armoiries personnelles du pape, selon des modalités et pour des raisons encore à élucider.

97. Cf. J. Coste, *Boniface VIII en procès. Articles d'accusation et dépositions des témoins (1303-1311). Édition critique, introductions et notes*, Rome, 1995.
98. Comme l'a écrit E. Guidoni, « La culture urbanistica a Roma nell'Italia centrale tra Due et Trecento », dans *Roma anno 1300*, op. cit., p. 689-694, à propos des seules statues de Boniface VIII.
99. « Apertitio sepulchri Bonifacii Octavi pontificis maximi », le 11 octobre 1605, BAV, ms. Barb. lat. 2733, publié dans R. Niggel éd., *Descrizione della basilica antica di San Pietro in Vaticano*, Rome, 1972, p. 37, fig. 7-9. Cf. aussi A. A. Strnad, « Giacomo Grimaldis Bericht über die Öffnung des Grabes Papst Bonifaz VIII (1605) », *Römische Quartalschrift*, 61, 1966, p. 145-202 : « cum stemmatibus ejusdem Bonifacii, undarum scilicet duarum caerulei coloris per obliquum in campo aureo ».
100. A. Paravicini Bagliani, *Il corpo del papa*, op. cit.
101. A. Thiery, « Comunicazione e immagine nella Roma del Giubileo, dal concretismo di Francesco d'Assisi al realismo di Giotto », dans *Roma anno 1300*, op. cit., p. 543-551, p. 546.
102. M. Andaloro, « La decorazione pittorica medioevale di Grottaferrata e il suo perduto contesto », dans *Roma anno 1300*, op. cit., p. 259-261 et fig. 4 et 5.

RÉSUMÉS

Les débuts de l'héraldique pontificale sont mal connus. Il est nécessaire de préciser les jalons chronologiques de l'adoption d'armoiries par les papes de la fin du XIII^e siècle avant d'en proposer des hypothèses d'interprétation. Les clés comme armoiries de l'Église apparaissent sous Innocent III. Mais le premier pape à faire usage de ses armoiries familiales est Nicolas III Orsini ; une étude archéologique précise conduit à écarter les papes précédents. Boniface VIII est le premier à rapprocher ses armoiries familiales des clés et de la tiare, et à avoir laissé des témoignages héraldiques en assez grand nombre. L'adoption des clés comme armoiries est l'un des aspects de l'*imitatio imperii*. Les représentations emblématiques ont par ailleurs une fonction de célébration aristocratique. La formule héraldique ébauchée par Boniface VIII se fixe sous Jean XXII ; elle est une métaphore de l'Église comme corps mystique du Christ.

The Pontifical Arms at the end of the 13th century: the Making-off a Communication Process. The beginnings of pontifical heraldry are not well known. One needs first to set out the principal stages leading to the adoption of arms by the popes at the end of the 13th century, before one can propose any interpretative hypotheses. The keys, as arms of the Church, appear under Innocent III. However the first pope to make use of his family arms is Nicolas III Orsini. Boniface VIII was the first to bring together his family arms and the keys and tiara (he has also left an important number of heraldic testimonies). The adoption of keys as arms of the pope is one aspect of the *imitatio imperii*. The aristocratic and emblematic representations function at the same time as an aristocratic celebration. The heraldic formula sketched by Boniface VIII is definitively fixed by John XXII : it is a metaphor of the Church as mystical body of Christ.

INDEX

Mots-clés : pape, héraldique, emblématique, cardinal

Keywords : Rome, Papacy, heraldry, emblems

AUTEUR

ÉDOUARD BOUYÉ

Institut de France – Fondation Thiers, 25 quai de Conti, F-75006 Paris